

CHAPITRE PREMIER

Les diamants de Mr. Samuel

I

Parmi les aventures de mon ami Martin Hewitt que j'ai racontées jusqu'à présent, je n'en vois aucune qui appartienne au nombre de celles que je me propose de rapporter maintenant, lesquelles, tout en ayant l'air de ne représenter, à première vue, comme les précédentes, que des affaires isolées, se rattachaient en réalité très étroitement les unes aux autres ainsi que l'avenir le prouva, et constituaient un enchaînement de cas des plus extraordinaires et des plus singuliers. Il me semble donc qu'en raison même de cette particularité, je ferai bien de les publier toutes ensemble et dans l'ordre où elles se sont déroulées. En somme, en y réfléchissant, je me rappelle très bien maintenant pourquoi je n'en ai jamais parlé jusqu'ici : il y avait une bonne raison pour cela, c'est que Hewitt lui-même m'avait empêché de les publier à l'époque où elles s'étaient produites, car j'ai toujours eu l'habitude, avant de faire le récit d'aucune de ses aventures, de lui en demander d'abord l'autorisation, pour le cas où il aurait des raisons à lui pour les garder secrètes. En général, je ne me suis heurté à aucun refus de sa part ; la seule chose qu'il me demandât parfois, c'était de changer la date des événements dont il était question et le nom des personnes en cause. Mais, à l'égard de cette série d'affaires auxquelles j'ai fait allusion, Hewitt demeura inébranlable, et je fus obligé de remettre à plus tard mon désir de les publier. La première de cette série d'affaires — la première du moins qui ait eu l'apparence de se rattacher au Triangle rouge — fut celle des diamants de Mr. Samuel. Elle avait un caractère si bizarre et si mystérieux que j'aurais voulu en écrire l'histoire tout de suite, sans même attendre le bref délai que j'avais cru bon de laisser écouler à l'égard d'autres cas ; mais Hewitt s'interposa.

« Non, mon cher Brett, me dit-il ; cette histoire-là n'est pas encore terminée. L'affaire en question est finie, c'est vrai, mais elle a conservé certains côtés obscurs que l'avenir éclaircira sans doute. J'ai idée que nous reverrons tôt ou tard ce Triangle rouge. Il est possible que je me trompe, mais cela m'étonnerait, car je sens qu'il y a là-dessous d'autres mystères que l'on ne soupçonne pas, et il est préférable que je me tienne prêt à toute éventualité. Il est encore trop tôt pour que je montre mon jeu, et cela pourrait me nuire considérablement. Donc, pour l'instant, mon cher Brett, prenez autant de notes que vous voudrez afin de les consulter plus tard ; mais en attendant, je vous en prie, pas de publicité — pas de journalisme ! »

Hewitt avait raison. Parmi les nombreuses affaires dont il eut à s'occuper dans la suite et dont les unes ont déjà été racontées et les autres ne pourront jamais l'être, il lui arriva à plusieurs reprises de retrouver quelquefois vaguement, mais plus souvent d'une manière indiscutable, la trace de ce mystérieux Triangle rouge dont la signification demeura si longtemps impénétrable. À la fin pourtant, après bien des efforts, il parvint à dévoiler le hideux secret et à mettre fin pour toujours à la mauvaise influence qui régnait autour de ce signe énigmatique, de sorte qu'il n'y a plus de raison maintenant pour cacher plus longtemps la vérité en ce qui le concerne.

J'ai déjà expliqué ailleurs de quelle façon j'avais fait la connaissance de Martin Hewitt, et j'ai dit sa nature aimable et séduisante, sa taille ordinaire, son léger embonpoint, sa figure ronde et souriante — toutes ces caractéristiques qui l'ont si bien secondé dans sa carrière de détective, tant elles le faisaient différer, par son physique et ses manières, du policier professionnel tel qu'on se le représente ordinairement. Il me suffira donc de rappeler à mes lecteurs que, quand je fis la connaissance de Hewitt, j'occupais un appartement situé dans un vieil immeuble non loin du Strand, au-dessus du bureau de mon ami qui était au premier et dont la porte garnie de verre dépoli portait pour toute inscription ce seul mot : *Hewitt*, et dont le gamin débrouillard qu'était Kerrett avait la garde.

À côté de ce vénérable immeuble, il y avait, à l'époque dont je parle, une autre maison beaucoup plus neuve, construite spécialement pour servir de bureaux. Un jour que Hewitt était sorti assez tard pour aller déjeuner, il remarqua, en passant près de la maison voisine, un individu qui allait et venait fiévreusement sur le trottoir devant la porte. Cet homme, dont la physionomie indiquait clairement dès le

premier abord la race sémitique, paraissait en proie à une agitation et à une nervosité extrêmes : son teint blême, son air inquiet, le regard effaré qu'il promenait tantôt à droite, tantôt à gauche, sur la rue pleine de monde, la précipitation injustifiée avec laquelle il grimpa à deux ou trois reprises la moitié de l'escalier pour revenir aussi précipitamment sur le trottoir, montraient assez l'état de perturbation intense dans lequel il se trouvait. On devinait qu'une préoccupation grave, ou l'attente d'un événement de grande importance, accaparait toute sa pensée, tant sa nervosité était grande et tant il semblait indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

Plutôt par habitude de métier que par simple curiosité, Hewitt regarda en passant l'étrange manège du juif et, sans y attacher autrement d'importance, continua son chemin pour aller déjeuner. Lorsqu'il revint à son bureau, son fiévreux voisin n'était plus là. Visiblement la personne ou événement qu'il attendait avec une si grande impatience était arrivé pendant l'intervalle, et l'un de ces problèmes, drames ou crises qui se déroulent à chaque instant dans l'immense fourmilière humaine qu'est Londres s'était terminé depuis une demi-heure par une solution bonne ou mauvaise ; peut-être aussi l'incident qui venait d'avoir lieu durant l'absence du détective n'en était-il que le prélude.

Dès que Hewitt fut rentré, Kerrett s'empressa de lui annoncer que le portier de la maison voisine était venu lui dire qu'on réclamait en toute hâte son maître aux bureaux de Mr. Denson, situés au troisième. Le portier ne semblait rien savoir de ce dont il s'agissait : il avait simplement dit qu'il y avait chez Mr. Denson un certain Mr. Samuel et que c'était de la part de ce dernier qu'il venait.

Sans perdre un instant, Hewitt se transporta auprès de celui qui le réclamait d'une façon si urgente. Au bas de l'escalier, dans la loge vitrée qui était dans le vestibule, il trouva le majestueux portier en uniforme, qui sortit aussitôt afin de lui faire la commission dont il était chargé, répétant que ce Mr. Samuel était très impatient et paraissait tout bouleversé. « C'est au troisième étage, deuxième porte à droite, monsieur, ajouta-t-il. Vous verrez le nom : "Denson" sur la porte. Il n'y a pas d'ascenseur. »

Intégralement le nom qui figurait sur la porte était *W.F. Denson*, et au-dessous en caractères plus petits, on lisait l'inscription : *Commission, Exportation*. Hewitt ne la déchiffra qu'avec peine, car la porte était ouverte et, sur le seuil, masquant en partie le panneau qui était derrière lui, se trouvait ce même juif qu'il avait remarqué dans la rue un peu auparavant.

Plus calme, à présent, tout au moins en apparence, il était cependant très pâle encore et très nerveux. « Vous êtes Mr. Martin Hewitt ? s'écria-t-il à peine Hewitt eut-il gravi la dernière marche de l'étage. Vous êtes Mr. Martin Hewitt ? »

Hewitt ne répondit pas tout de suite, mais en s'avançant le long du corridor, il eut soin d'ouvrir ses yeux et ses oreilles. L'homme auquel il avait affaire était un vrai fils d'Abraham ; sa taille était assez ordinaire, et il parlait avec un léger accent donnant à supposer qu'il était d'origine continentale.

« On vient de me faire votre commission, lui dit enfin le détective lorsqu'il fut près de lui ; et, comme vous le voyez, je n'ai pas perdu de temps à répondre à votre appel. Est-ce que Mr. Denson est là ?

— Non — grand Dieu, non — je donnerais tout pour qu'il soit là, Mr. Hewitt. Entrez donc, je vous en prie ! J'ai été volé — volé par Denson lui-même, sans aucun doute. Ah ! c'est épouvantable ce qui m'arrive — épouvantable, Mr. Hewitt ! Quinze mille livres ! C'est la ruine pour moi, Mr. Hewitt, la ruine complète ! Si vous ne pouvez pas retrouver ce qu'on m'a volé, je suis perdu ! Si vous me le retrouvez, je vous paierai, je vous paierai — oh ! je vous paierai très bien, soyez tranquille ! »

Sur le point de prononcer un chiffre, il avait subitement hésité et fini par se dérober au moyen d'une promesse vague. Hewitt n'en éprouva aucun étonnement ; il avait déjà vu d'autres clients agir de même lorsqu'il était question des honoraires ; néanmoins il ne parut pas s'en tourmenter.

« Expliquez-moi d'abord ce qui vous préoccupe, reprit-il. Vous me dites qu'on vous a volé quinze mille livres...

— En diamants, oui, Mr. Hewitt — en diamants ! Ils étaient tous dans mon coffret — le voilà le coffret — il est vide...

— Procédons avec méthode. Asseyez-vous ; je vais fermer la porte. » Hewitt poussa doucement son client vers un siège et tira son calepin de sa poche. « Il vaut mieux commencer par le commencement, continua-t-il. Avant tout, je voudrais bien savoir votre nom et votre adresse.

— Lewis Samuel, Hatton Garden — 150, Hatton Garden — marchand de diamants.

— Bien. Et quels sont les rapports qui existent entre vous et Mr. Denson ?

— Des rapports d'affaires — rien que des rapports d'affaires », répondit Samuel, qui semblait avoir une prédilection toute particulière pour ce mot. « Voilà, je vais vous expliquer. Il y a un certain temps que je le connais, et nous avons commencé par faire des petites affaires. Il m'a acheté un diamant de peu de valeur, et il l'a fait monter sur un bracelet. Après cela, il m'a acheté de très belles imitations, toutes montées en or, et il me les a payées très exactement — jusque-là affaires très honnêtes. En même temps, il m'a dit : "Moi aussi, je suis un homme d'affaires, Mr. Samuel, et j'aime bien à gagner un peu d'argent de temps en temps au lieu d'en payer aux autres. Vous n'avez pas besoin que je vous fasse quelques petits achats ? Je fais toutes les espèces de commissions pour l'étranger, et je peux avancer sur les commandes et recevoir les marchandises en douane et en magasin. Si vous avez des diamants à envoyer, je peux les consigner et les assurer — pour vous, je ferai des conditions spéciales, très bon marché. Si vous voulez que j'opère des ventes ou des achats pour vous confidentiellement, je ferai cela avec très petite commission. J'ai de très bons rapports surtout avec l'Amérique. J'ai beaucoup d'Américains comme associés et comme clients, et je pourrais souvent faire affaire pour vous quand ils viennent en Angleterre."

— Il voulait dire par là qu'il pourrait leur revendre des diamants, je suppose ? demanda Hewitt.

— Précisément, Mr. Hewitt — affaires honnêtes. Et après cela, il m'a encore acheté deux ou trois petits paquets de diamants — pour des clients américains, à ce qu'il m'a dit. Mais il m'a annoncé qu'il pourrait faire bientôt plus grosses affaires avec moi. Ah ! oui, il avait raison de dire cela — grand Dieu, oui ! Mais je vais vous expliquer. J'ai traité moi aussi quelques affaires avec lui à mon tour, et cela a très bien marché — il a agi avec moi très convenablement, et j'ai payé quand j'ai voulu. Alors, il me dit : "Samuel..." il m'appelait Samuel maintenant parce que nous étions devenus très bons amis ; il me dit : "Samuel, pourriez-vous me procurer un joli lot de diamants pour un client américain à moi, qui doit arriver bientôt ?" Moi, naturellement, je lui réponds : "Bien sûr." Alors, il me dit : "Il m'en faut un lot important, de quoi faire des bijoux pour la femme d'un homme riche — du moins pour commencer, car il n'y a pas longtemps qu'il est riche, et d'ici peu de temps, il voudra certainement lui en offrir encore d'autres — ah ! il saura ce qu'elle lui coûte ! Mais pour commencer — un bel assortiment de diamants, n'est-ce pas, Samuel ?"

« Je lui ai promis de lui apporter ce qu'il me demandait, et je lui ai offert la commission d'usage. Mais Denson m'a répondu que non, qu'il ne voulait pas de commission ; alors nous nous sommes entendus sur le prix des diamants. Il m'a dit que l'Américain venait traiter une grosse affaire pour une compagnie importante. Alors, la semaine dernière, je lui ai apporté une belle collection de diamants tout taillés mais pas montés, et j'ai attendu dans cette pièce où nous sommes pendant qu'il les montrait à son client.

— Comment ? Vous avez consenti à perdre de vue vos diamants de cette façon ?

— Oui — cela se fait assez souvent ; affaires honnêtes. Vous comprenez : j'étais ici, et il n'y a pas d'autre sortie. Denson était là, dans le bureau à côté, avec les pierres et l'Américain, et pour qu'ils sortent, lui, l'Américain ou les pierres, il fallait qu'ils passent par ici. Et puis j'avais déjà fait affaires avec lui. Je le connaissais.

— Et alors ? Que s'est-il passé ?

— Eh bien ! voilà. J'ai attendu en bas avec mon coffret — ce coffret — jusqu'à ce que Denson m'envoie chercher. Il ne tenait pas à ce que je me montre — très naturel, vous comprenez, en affaires. Quand je fais une vente pour un autre, je suppose, et que je veux en retirer du bénéfice, moi non plus je ne tiens pas à ce que mon client voie l'autre, sans cela il achète directement, et je perds mon bénéfice — très naturel. Vous comprenez ?

— Oui, je comprends très bien. En somme, c'est une règle, pour vous autres commerçants, de garder chacun vos clients ; et il arrive fréquemment, sans doute, que des diamants passent par plusieurs mains, en laissant un bénéfice à chacun des intermédiaires, avant de parvenir jusqu'au client.

— Vous pourriez dire toujours — toujours, Mr. Hewitt. Donc Denson m'envoie prévenir que son client est arrivé, et je monte. Denson sort du bureau qui est là à côté, prend mon coffret et rentre, tandis que moi je reste à l'attendre ici. »

Le coffret que Samuel avait montré à Hewitt mesurait environ dix-huit pouces de long sur un pied de large. Quant à la disposition des bureaux, elle était très simple. Dans le premier, celui où ils se trouvaient en ce moment, il y avait un petit espace séparé du reste par une cloison de verre dépoli, et c'est là que Samuel voulait dire qu'il avait attendu.

« Quant il fut entré là, poursuivit Samuel, j'entendis vaguement un bruit de conversation à côté — mais pas grand-chose, parce que la porte était fermée. Au bout d'un certain temps, elle se rouvrit, et j'entendis Denson qui disait : “Eh bien, alors, réfléchissez : mais ne tardez pas trop à me donner une réponse, sans quoi il pourrait se faire que vous arriviez trop tard. Excusez-moi un instant, je vous prie, je vais remettre ces pierres dans mon coffre-fort.” Puis il referma la porte, me remit le coffret et retourna auprès de son client. Mais naturellement, avant de m'en aller, je pris soin de vérifier si tous les diamants étaient bien dans les divers compartiments de mon coffret, pour le cas où il en serait tombé un par terre ou bien où l'on en aurait changé un. En affaires, vous comprenez, il faut se méfier.

— Évidemment. Et le compte y était ?

— Parfaitement ; il ne manquait rien, c'étaient bien ceux que j'avais apportés — j'en étais sûr, car une fois que j'ai vu un diamant, je sais bien le distinguer des autres. Alors je suis parti, et plus tard Denson m'a dit que les pierres plaisaient beaucoup à l'Américain, seulement qu'il trouvait le prix un peu exagéré. Cela, naturellement, c'est une chose qui arrive très souvent dans les affaires. “Mais il viendra à mon prix, Samuel, m'assura Denson ; il y viendra, vous verrez. Je le connais bien, et je considère ces diamants comme vendus déjà, avec un bon bénéfice pour moi, et un bon pour vous aussi, j'en suis convaincu.” Je lui avais offert le lot pour quinze mille livres, et c'est vrai que cela m'aurait fait un beau bénéfice. Alors, après cela, Denson s'est mis à me taquiner en me disant : “Ah ! ah ! Samuel, avouez que vous avez eu peur que nous nous sauvions par la fenêtre avec les diamants, mon client et moi.” Je n'aime pas beaucoup ce genre de plaisanterie-là dans les affaires, vous comprenez, mais je n'ai pas voulu avoir l'air de prendre cela en mal, et je lui ai répondu : “Oh ! non — ce n'était pas cela qui me tourmentait. D'abord, la fenêtre est bien trop haute, et puis je pouvais la voir de l'endroit où j'étais.” Et comme vous pouvez vous en rendre compte, on la voit d'ici, au moins assez pour s'apercevoir si elle est ouverte ou fermée. »

La cloison de verre dépoli coupait en effet une partie de la fenêtre du bureau voisin, qui, faisant l'angle avec celui où ils étaient, permettait de voir obliquement la fenêtre qui éclairait la seconde pièce.

Samuel reprit : « En entendant cela, Denson se mit à rire et me dit : “Ah ! c'est juste, je n'y avais pas pensé. Alors vous avez dû voir le chapeau de l'Américain qui était accroché près de la fenêtre — drôle de coiffure, hein ?” Et c'était vrai, car je l'avais remarqué — un énorme feutre gris, presque blanc, très original. »

Hewitt hocha la tête avec approbation. « Vous avez raison, déclara-t-il, de me raconter tout ce dont vous vous souvenez, même des détails les plus insignifiants : ils ont quelquefois une très grande importance. Donc, la première fois, c'est-à-dire la semaine dernière, vous avez remporté vos diamants. Et ensuite, qu'est-il advenu ?

— Eh bien ! aujourd'hui, je suis revenu sur rendez-vous, comme l'autre fois, et je les ai rapportés. Tout s'est passé de la même façon : j'ai attendu ici pendant que Denson emportait le coffret dans le bureau à côté. “Cette fois, je suis sûr de réussir, me chuchota-t-il à l'oreille ; je vois qu'il est venu avec l'intention d'acheter.” Et il me lança un coup d'œil significatif. “Mais j'aurai du mal à le décider pour le prix. Enfin, nous allons bien voir.” Et là-dessus, il me quitta et referma la porte. Alors je me suis mis à attendre, et j'ai attendu très longtemps. En me penchant un peu, je vis que le chapeau de l'Américain était accroché en dedans de l'autre fenêtre, tout comme l'autre fois. Mais j'attendais toujours, et c'était très très long à débattre, la question du prix. Et enfin, comme cela se prolongeait beaucoup, je commençai à avoir des inquiétudes. Naturellement, je sais fort bien que quinze mille livres de diamants, ça ne se vend pas en cinq minutes, mais tout de même il y avait bien longtemps que j'attendais, et puis maintenant je n'entendais plus rien, pas un bruit. Et le gamin — le gamin qui était descendu m'appeler —, il n'était pas remonté. Pourtant, je voyais toujours le grand chapeau à la même place, et je savais qu'il n'y avait qu'une seule porte à l'autre bureau ; celle qui était devant moi. Aussi cela semblait ridicule de me tourmenter ; alors j'ai attendu encore, mais enfin il était si tard que cela m'étonnait qu'ils ne soient pas encore sortis

pour aller déjeuner, et alors je suis devenu inquiet — vraiment très inquiet, et j'ai pris le parti de faire comme si j'étais un autre client ; je suis allé d'abord ouvrir la porte du couloir, et je l'ai refermée en la claquant, puis j'ai traversé la pièce où nous sommes, en ayant soin de faire du bruit, et j'ai frappé sur la table du gamin. Je me disais qu'en entendant cela, Denson se déciderait à sortir, mais non — rien ne bougea. Alors je me tracassai encore davantage, et, ouvrant la fenêtre, je me penchai tant que je pus pour regarder à travers l'autre fenêtre. Mais je ne vis rien que le grand chapeau, le dossier d'une chaise et un coin de bureau — vide. Alors je retournai claquer la porte du couloir en criant : « Eh, Mr. Denson, on vous demande, entendez-vous ? » Et j'allai frapper avec le manche de mon parapluie contre la porte du second bureau ; eh bien ! Mr. Hewitt — rien ne bougea. Cela m'a produit un tel effet qu'on m'aurait jeté par terre avec une plume. Et j'ai ouvert la porte, Mr. Hewitt, et il n'y avait personne — personne ! Mon coffret était sur la table, grand ouvert — et vide ! Quinze mille livres en diamants, Mr. Hewitt — je suis ruiné ! »

Hewitt se leva et alla ouvrir la porte du bureau voisin. « En effet, constata-t-il, il n'y a pas d'autre porte, et il n'y a pas d'autre fenêtre non plus que celle que vous pouviez voir de votre place. Le grand chapeau dont vous m'avez parlé est encore accroché là — il est tout neuf, ce chapeau : regardez. M'est avis qu'il a été mis là dans le seul but de vous induire en erreur. Denson ne s'est évidemment pas enfui par la porte, ni par la fenêtre ; quant à la cheminée, il n'y faut pas songer : elle est beaucoup trop étroite. Mais il y avait un autre moyen de passer — tenez : là. »

Le mur intérieur des deux pièces était celui du corridor sur lequel s'ouvraient les portes des divers bureaux du même étage, et ce corridor était éclairé par des espèces d'impostes de forme oblongue et touchant presque le plafond, qui s'étendaient sur la longueur presque entière de chaque pièce et servaient en même temps à les aérer. Il était bien évident qu'un homme un peu agile et pas trop gros pouvait, sans trop de difficulté, en se juchant sur le dossier d'une chaise, se hisser jusque-là et se sauver silencieusement de cette manière. « C'est le seul moyen, » prononça Hewitt en montrant le long carreau ouvert.

— Oui, reconnut Samuel en secouant la tête et en se frottant nerveusement les mains. Je m'en suis bien aperçu — mais il était trop tard. Comment aurais-je pu prévoir une chose pareille ? Et l'Américain — il n'y en avait pas du tout, d'Américain, ou alors il a filé lui aussi par le même chemin. Mais dans tous les cas, ce qu'il y a de certain, c'est que moi je suis ici, et que les diamants n'y sont plus : tout ce qu'il reste, c'est l'ameublement, et il n'y en a pas pour vingt livres !

— Eh bien, répondit Hewitt, jusqu'à présent je crois comprendre, bien que j'aie peut-être certaines questions à vous poser tout à l'heure. En attendant, continuez.

— Que je continue ? Mais c'est tout, Mr. Hewitt ! Et c'est bien assez, il me semble ! C'est tout — je suis roulé !

— Mais enfin, quand vous vous êtes aperçu que le bureau et le coffret étaient vides, qu'avez-vous fait ? Vous avez envoyé prévenir la police ? »

La figure du juif s'assombrit légèrement. « Non, Mr. Hewitt, ce n'est pas la police que j'ai envoyé chercher : c'est vous. La raison est bien simple. La police fait toujours un tas d'histoires et cherche à arrêter le criminel. Très juste, cela — moi aussi je ne demande pas mieux qu'il soit arrêté, et je souhaite même qu'il soit puni comme il le mérite ; mais ce que je désire avant tout, c'est de retrouver mes diamants, parce que si je ne les retrouve pas, je suis ruiné. S'il était permis pour moi de choisir entre deux choses — ou de punir Denson, ou de ravoir mes diamants —, alors, bien entendu, je choisirais les diamants et je laisserais Denson filer — je ne peux pas me laisser ruiner. Mais la police — très différent, la police — si la police a à choisir, elle commence, elle, par attraper le voleur, et, quand elle l'a attrapé, elle ne le lâche plus : que les biens volés soient perdus ou non, ça lui est égal ; pour elle, les diamants sont une chose secondaire, pour moi, c'est la chose capitale. Alors, Mr. Hewitt, je n'ai pas voulu courir plus de risques que ce n'était nécessaire, et je vous ai envoyé chercher pour que vous retrouviez les pierres d'abord — le voleur ensuite si vous pouvez. Mais avant tout je veux rentrer dans ce qui m'appartient ; peut-être vous pourrez trouver Denson et lui faire — comment vous dites ? — rendre gorge plutôt que d'aller en prison. Cela serait mieux que de l'arrêter et le condamner, alors que les pierres seraient cachées dans un endroit sûr où il pourrait aller les chercher quand il aurait fini sa peine.

— Pourtant, la police peut accomplir des choses dont moi je suis incapable, objecta Hewitt. Ainsi, par exemple, elle peut transmettre le signalement du voleur dans les ports d'Angleterre pour que celui-ci soit immédiatement appréhendé s'il cherche à fuir, et dans les ports étrangers pour qu'on l'arrête à son arrivée s'il s'est déjà embarqué. À mon avis, je crois que nous ferions bien de la prévenir. »

Samuel protesta avec une énergie où l'on sentait une vague inquiétude. « Non, Mr. Hewitt, se récria-t-il, non, pas la police. Il y a des raisons — non, décidément, non, pas la police, Mr. Hewitt — au moins tant que vous n'aurez pas essayé vous-même d'abord. Je ne peux pas en parler à la police — non, pas encore ; il faut attendre. »

Martin Hewitt haussa les épaules. « À votre aise, répondit-il ; si telles sont vos instructions, je m'y conformerai, et je tâcherai d'agir pour le mieux de vos intérêts. Donc, une fois que vous vous êtes aperçu qu'on vous avait volé, vous m'avez immédiatement fait prévenir ?

— Oui, tout de suite.

— Sans en parler à personne d'autre ?

— Je n'en ai parlé à personne.

— Avez-vous essayé de chercher Denson quelque part — dans la rue, par exemple ?

— Non... à quoi bon ? Il était parti ; il devait être loin déjà.

— Fort bien. Voyons maintenant la question du temps afin que je puisse me rendre compte de celui dont il a disposé pour fuir. Combien de temps l'avez-vous attendu ?

— Deux heures un quart, ou presque — à cinq minutes près.

— D'après votre montre ?

— Oui — je l'ai consultée souvent pour voir si je ne m'exagérais pas le temps que j'attendais.

— Bon. Est-ce que vous auriez par hasard sur vous un spécimen de l'écriture de Denson ? »

Samuel réfléchit un instant et regarda autour de lui. « Non, je n'ai rien... Ah ! si, attendez... Ah ! voilà — voilà justement une carte postale, ajouta-t-il après avoir fouillé dans un paquet de lettres qu'il avait tiré de sa poche.

— Alors il ne vous reste plus rien à me dire ? lui demanda Hewitt après avoir empoché la carte. Vous êtes bien sûr que vous n'avez rien oublié de ce qui s'est passé depuis votre arrivée — *absolument rien ?* » Les derniers mots avaient été prononcés avec une emphase significative, et l'on sentait, à la fixité de son regard, quelle importance le détective attachait à la réponse qu'il attendait de son interlocuteur.

« Non, Mr. Hewitt, répondit Samuel avec vivacité, il ne me reste rien à vous dire.

— En ce cas, je vais me mettre à réfléchir à votre affaire tout de suite. Je vous conseille de retourner tranquillement chez vous et de réfléchir vous aussi, de votre côté, pour le cas où vous auriez omis quelque chose. Je crois inutile de vous recommander la plus grande discrétion sur ce qui s'est passé entre nous — à moins que vous n'avertissiez la police. Je vais à présent me permettre de donner un coup d'œil au bureau de Mr. Denson, et puisque son commis persiste à ne pas revenir, je chargerai mon petit employé de venir le remplacer pendant un certain temps. S'il se présente quelqu'un, il saura ouvrir l'œil, et les oreilles aussi. Attendez-moi un instant, je vais le chercher. »